

2^e Année N° 13

MONUMENTS CÉLÈBES BRETONS

JUIN 1953

bi bli o the que 17th an



BREIZ SANTEL

10 Frs.

BREIZ SANTEL

Bulletin Mensuel du
MOUVEMENT pour la PROTECTION
des
MONUMENTS RELIGIEUX BRETONS

(Association sous le régime de la Loi du 1^{er} Juillet 1901.

Siège social : Hôtel de Ville de Vannes).

Le N° : 10 frs.

Abonnement : 6 mois 55 frs. — 1 an 100 frs.

(M. de Beaufond : Mouvement pour la Protection
des Monuments Religieux Bretons. C. C. P. Nantes 15 36-85)

*Vous qui aimez la Bretagne,
et sa beauté sacrée,
aidez-nous, en faisant connaître notre œuvre,
à sauver ses monuments religieux.*

Comment nous aider, comment adhérer au mouvement.

— Aux membres *actifs* il n'est demandé aucune cotisation. Ils offrent un concours bénévole.

Les membres *honoraires* ne nous aident que de leurs fonds. En nous donnant 1.000 frs, ils apportent à l'œuvre, en même temps qu'une réelle marque de sympathie, un secours efficace.

Les membres *associés* ne versent que 50 frs. mais ils ne condamnent pas leur porte après, et promettent de nous aider ensuite activement.

N. B. Les cotisations et les dons peuvent être versés en nature, notamment en matériaux de construction, produits d'entretien (peinture, mastic), outils, etc. A tous, merci.

Un Exemple : La Chapelle Saint-Michel de Carnac

L'état de délabrement de la Chapelle Saint-Michel du Tumulus de Carnac est bien connu de tous (1). Au mois de septembre de l'année dernière un ami de Carnac, qui s'était ému de l'abandon dans lequel cet édifice religieux est resté depuis plusieurs années, résolut de provoquer sa restauration et d'y contribuer personnellement. Il offrit une somme de 250.000 francs pour que cette chapelle, qui s'accorde si harmonieusement avec le paysage physique et spirituel de Carnac, soit réparée et reste affectée à l'usage auquel, dans le passé, les habitants de Carnac ont voulu qu'elle soit naturellement destinée. A son initiative la Direction des Monuments Historiques de Paris répondit favorablement et offrit de son côté une subvention de 300.000 francs. L'accord de la commune de Carnac, propriétaire de l'édifice, était toutefois nécessaire et fut demandé. Réformant sa décision antérieure (2), le Conseil Municipal de Carnac décida alors, le 22 mars dernier, de donner son autorisation, et vota une subvention de 100.000 francs.

Les travaux de restauration vont donc désormais pouvoir être entrepris. On annonce qu'ils commenceront dans quelques semaines.

A Saint-Philibert de Moëlan

(suite)

Rappelé par deux ou trois sons de cloche, pour les vêpres tout le monde est revenu, et cette fois j'ai suivi. La clique de la paroisse, un clergé nombreux, la foule. Presque autant de monde qu'à la grand-messe. Et rien de banal, même pas les chants. Pas de psaumes sur le ton ordinaire, si souvent parodié par les enfants bretons, mais de beaux chants inattendus. (Le troisième ton grégorien, à ce que je présume,

(1) Et les lecteurs de Breiz-Santél ont pu suivre l'été passé l'appel lancé en sa faveur par notre collaborateur Y. Le Diberder.

(2) (La chapelle devait devenir... « l'exposition folklorique » annexe d'un palace local !)

d'après ce que m'en a dit mon ami Gilliouard). Chants savants, sous les files d'arcs aigus, blancs ou crèmes de lait de chaux teinté, délimitant deux étroits bas-côtés sous la pente du toit. Dommage seulement que la voûte ronde, où se brise en ressac la boule des beaux psaumes, soit blanche aussi, ne soit pas bleue. Ils mènent, ces bas-côtés, (ce qui me paraît unique), jusqu'au mur du fond, jusqu'au fond de la barre du T. Car le plan est en *tau*, en croix de Saint Antoine si vous préférez, et voulu ainsi. Il ne s'agit pas ici de chapelles adventices ultérieures. C'est seulement au-delà de ces bas-côtés que, à droite comme à gauche, s'ouvrent de grands arceaux, crèmes aussi, sur les bras du *Tau*, chapelles latérales où s'étaient, à gauche un riche rétable Renaissance avec un Pieta et un saint Christophe, à droite un rétable ancien moins riche.

Dans celui-ci, je ne veux voir que saint Philibert. Revêtu d'une lourde chape il n'est pas mitré, contre la coutume des saints bretons, tous réputés luxueux évêques. Il a la tête nue et d'ailleurs est tondu en moine. Vivant, animé, ardent, quel que soit le poids de ses habits sacerdotaux, arpentant le sol de sa crosse fermement tenue de la main gauche, il marche, en lisant avec passion. La tête tournée à droite, il dévore en marchant le livre qu'il tient dans la main droite. Ce qu'il dévore ainsi, inutile de le dire. Que nous sommes loin ici de l'art de la rue Saint-Sulpice, et que je voudrais être sûr que tout le monde, dans cette pieuse assistance, est bien d'accord sur ce qu'il faut préférer !

Les vêpres se terminent dans le cliquetis des encensoirs et le parfum de l'encens. Une croix d'argent, commencement de la procession, remonte la nef. Une jolie foule aux jolies coiffes, aux beaux costumes, s'écarte pour lui faire place. Jadis, vers 1900, ou avant 1914, les femmes portaient, — outre la robe longue alourdie de velours, bien sûr —, un grand tablier de couleur où une bande de velours noir sous la taille dessinait une pointe sur l'abdomen. Cela conférait au costume de Moélan un style unique, et ce style, aux jeunes femmes prudes, aux jeunes filles modestes, (mais oui, car cela a été), une beauté incomparable. Il y a des peintres qui ont bien su le voir. Mais je ne remarque plus ce costume,

même chez les femmes qui l'ont porté, qui maintenant sont d'âge. La grande coiffe croissante, la large collerette de Pont-Aven, toujours plus grande, ont gagné, ont envahi, tout comme le velours, qui prend maintenant les robes entières, broché, fleuri. Si cela a moins de style, le caractère pimpant de la foule n'en est qu'accentué.

Elle laisse défilér les croix d'argent ou de vermeil, cette foule ; elle laisse passer les statues aux épaules des porteuses, le reliquaire, la dizaine de bannières, vieilles ou neuves, qui s'inclinent pour passer sous l'arc brisé du petit porche. Je pense que l'on va faire le tour de l'édifice, saluer le calvaire. Et elle suit, la foule, elle sort en procession. Mais où va celle-ci ? Elle tourne à droite, elle s'en va ; elle part par la grille où je voudrais voir un arc de triomphe. J'en suis surpris, mais elle retourne au bourg. Déjà ? Elle n'a pas un regard pour le calvaire, qui a été mis là, pourtant, exprès, devant la porte. Car, contrairement à l'usage, le Christ, ici, a été placé face à l'est : il le fallait, pour qu'il soit face à la sortie. Mais personne ne le regarde. Jadis, on y allait pour une bénédiction ; aujourd'hui, personne n'en a cure. Il est toujours là, pourtant, en somme peu ravagé, le Christ en gros granit entre les deux larrons en kersanton qui se tordent dans les affres. Sous le Christ, contre le fût, est toujours saint Michel triomphant du dragon, de l'*Aerouant*, l'Ennemi, tout comme à Saint-Turien, Trégouréz, Braspartz, Motreff, Saint-Hernin, Plourac'h. Derrière eux, sur la table d'offrande, est toujours la Pieta, plus rustique, naïve, gauche, douloureuse et touchante ; le seul ange qui l'aidait à soutenir le Christ est étêté. Mais pas plus que pour les croix éloquentes ou pour la fontaine, personne n'a un regard, pour rien, dans la jolie procession aux jolies bannières claquantes, (velours et ors neufs, ors et velours fanés), la procession qui s'en va, dans ses jolis costumes, sous le joli ciel bleu et blanc traversé de vent frais ; qui part, brillante, pimpante, au fracas métallique des clairs jaunes qui luisent, sous le joli soleil intermittent de cette fin d'août, en jolie Cornouaille.

Yves LE DIBERDER.

Fin.

Saint Sauveur et Saint Barthélemi, de Coëtbihan — Questembert (Morbihan)

(Suite)

Concuremment à Saint-Sauveur, Coëtbihan possédait en effet une autre chapelle.

Celle-là, placée à l'est du village, plus près que l'autre du château, dut être l'œuvre d'un seigneur de Coëtbihan. Rohan, Montfort, Carné ? Nul ne le sait, mais il semble bien que le fondateur de la chapelle fut le même que celui de la foire, cette foire de la saint Barthélemi qui attirait naguère encore tant de monde.

Si de la chapelle on ne connaît rien ou peu de chose, on sait du moins sa fin tragique.

On était à la fin de novembre 1793. Une insurrection chouanne venait d'éclater aux environs. Sous la conduite des deux frères de la Haye de Silz, des partisans avaient attaqué la garnison républicaine d'Ambon. Surpris et décimés par Dubois près de Catulac en Ambon, les chouans vinrent se réfugier à Pinieuc en Limerzel, d'où ils se dirigeaient sur Muzillac lorsqu'ils firent de nouveau, cette fois à Coëtbihan même, la rencontre des troupes de Dubois. Après quelques vifs horions échangés, chaque parti s'éclipsa, non sans laisser sur le terrain quelques plumes.

C'est en punition de cette révolte que le proconsul Carrier délégua de Redon, l'un de ses séides, Le Batteux, de sinistre mémoire, avec mission de mettre à feu et à sang le théâtre de l'insurrection. Le hideux personnage s'en acquitta à merveille. Sur son passage s'abattaient toutes les croix jalonnant la route.

Après avoir assassiné nombre de gens inoffensifs, dont un prêtre, immolé au pied de la croix du Guer, Le Batteux et sa horde arrivèrent au village de Coëtbihan signalé comme suspect. Là, comme achèvement du beau travail de la journée, ils mirent le feu à Saint-Barthélemi... Et, selon une tradition, des cavaliers qui passèrent sur le chemin peu après, contaient à qui voulait les entendre qu'ils avaient trouvé le village en feu.

Il ne dut donc rester que des cendres de ce qui avait été

la chapelle de Saint-Barthélémi. En 1841, il fut érigée sur le lieu même, après déblaiement des ruines, une belle croix de pierre qui a conservé le nom de saint Barthélémi (1).

L'if qui abritait de son ombre le bâtiment, est encore debout entre la croix et la petite maison à toit de chaume qui renferme, dit-on, dans ses murs nombre de pierres de la vieille chapelle.

Ce vieux « village et bourgeoisie » de Coëtbihan, qui a vu sur son mince territoire naître et mourir quatre chapelles, verra-t-il l'une d'entre elles renaître de ses cendres ?

BLEIGUEN.

Fin.

L'abbé Le Névé, recteur de Séné (Mhan) au dix-huitième siècle

*(Extraits de Mare Nostrum, Regards sur le Morbihan, par
Yves Gwened avec l'autorisation de l'auteur).*

Pierre Le Névé, naquit le 24 novembre 1673, au village de Kno, en Treffléan, « de parents peu distingués selon le monde, mais qui l'étaient beaucoup par leur piété ». La main de Dieu était visiblement sur lui. Rien de puéril ne l'amusa. Goûter les mystères divins, s'en entretenir avec complaisance, témoigner l'empressement le plus vif à se les faire expliquer, apprendre par cœur les hymnes sacrés et les cantiques, s'en bien remplir, les chanter avec joie, et inviter ses condisciples à les chanter avec lui, voilà quels furent les délassements de ce pieux enfant, dès l'âge tendre, dont la dissipation, les ris, les jeux, sont communément l'unique partage.

On ne s'étonne donc pas que sa jeunesse fut particulièrement studieuse, appliquant son esprit à la science, autant que son âme à la piété. Ses années de séminaire furent débordantes de bonnes œuvres, gardant si peu de mesure dans son zèle, qu'il s'enflamma le sang, et voilà qu'au moment de passer les examens des Saints-Ordres, il avait les humeurs si irritées, couvrant son visage de pustules, que M. le grand

(1) La chapelle écroulée en 1912 est la deuxième du nom de St Barthélémi.

Vicaire, le prit pour un homme adonné à la boisson, et il fallut attendre à l'abbé Le Nevé, l'Ordination suivante pour que justice lui soit rendue : Dieu éprouve les siens.

Après quelques années de prédications, enthousiasmant les foules de sa parole, il est nommé curé de Saint-Patern de Vannes, toujours aussi actif, aussi charitable, mais surtout près des pauvres et des malheureux. Après qu'il fut mort, sa sœur a rapporté sa surprise, de voir plus d'une fois disparaître ses vêtements, son linge, ses provisions. Et l'abbé de lui répondre :

— Ma sœur, les pauvres souffrent et vous avez de tout en abondance.

A son père qui lui avait transmis de l'argent à changer, il écrivait, le moment venu de retourner la somme :

— Consolez-vous, je vous en ai fait un trésor dans le ciel, et une échelle pour y monter ; je l'y ai fait passer en votre nom par les mains des pauvres...

Ses malades, il les visitait toutes les semaines, faisant lui-même le lit et balayant la chambre. Selon les tempéraments auxquels il s'adressait, il savait user de patience et d'humilité, de fermeté et de courage. Un jour, il descendit en personne dans un lieu de débauche, pour en arracher une jeune fille qui se livrait aux plus vilis excès.

Dcuze ans plus tard, la paroisse de Séné, alors plus considérable qu'aujourd'hui, et déjà elle est loin d'être sans importance, vient à vaquer. Mgr de Fagon, évêque de Vannes, y nomme l'abbé Le Nevé. Tout le monde applaudit à ce choix, sauf l'intéressé, tant il se fait une haute idée de cette charge et qu'il s'en croit indigne, et pour l'obliger d'accepter il lui fallut la crainte de résister à Dieu même.

Elle n'était pas une sinécure, la cure de Séné, chez un peuple composé presque uniquement de matelots et de pêcheurs, dont la raideur et l'indocilité avaient plus d'une fois été un écueil pour ses prédécesseurs. Lui, très vite, conquit son monde, entrant dans tous besoins, sensible à toutes les peines, soulageant tous les maux, se faisant comme Saint Yves, l'avocat des pauvres, comme Saint Louis, le juge des procès, apportant souvent la caution de la somme disputée.

Autant il était bon, autant énergique, ne ménageant pas ses ouailles du haut de la chaire : « Grand Dieu, s'exclamait-il, ils voudraient qu'on leur parlât avec plus de réserve, et ils Vous outragent sans ménagement. Je n'ai que l'enfer à leur montrer, et ce sera inmanquablement, s'ils Vous offensent toujours, leur partage. Mon Dieu, parlez Vous-même à ces cœurs de pierre.... ». Là-dessus, voilà qu'éclate un orage affreux, et à l'effroi succède la grâce dans les âmes.

Ce zèle fut si visiblement fécond qu'en peu de temps, rapporte la chronique, les mœurs publiques se réformèrent, de grands désordres furent abolis, le libertinage s'éloigna et Séné devint le modèle des paroisses voisines, à telle enseigne, rapporte la chronique, « qu'on distinguait ses habitants à certain air de décence et de modestie qui les accompagnait en tout... »

Un parallèle à dresser avec Cucughan..

Quand on eût fait faire des Salines à Séné, elles produisirent bientôt une augmentation considérable des revenus du chapitre de l'Eglise de Vannes, et du propre bénéfice de la paroisse. On en félicitait quelquefois le curé, comme d'un grand avantage, et c'en était un en effet, qui devait vraiment lui faire plaisir.

Mais dès que ses habitants n'en profitaient point, qu'ils en souffraient même quelque préjudice, il s'en attristait au contraire et s'en plaignait comme d'un vrai mal.

— Hé ! Où iront-ils, les pauvres gens, disait-il alors, où iront-ils faire paître leurs bestiaux, et qui leur donnera du fourrage ?

— Mais vous en profiterez, M. de Séné ! lui répondait-on.

— Oui, oui, j'en profite ! Beau profit vraiment : on donne à ceux qui possèdent, et on ôte à ceux qui ne possèdent pas.

Quand au lieu des sels, dont il devait percevoir la dime, le chapitre lui proposa un abonnement où il y avait certainement à gagner pour lui, puisque jamais il n'aurait pu espérer, pendant sa vie, profiter sur le sel en essence à proportion de ce qu'on lui en offrait en argent, la crainte seule d'engager ses successeurs, de leur occasionner dans la suite quelque dommage, et aux pauvres par conséquent, lui fit rejeter cette avance quelque'avantageuse qu'elle lui fût personnellement. Ce n'était point par le plus ou le moins de revenu, mais par

le plus ou le moins d'actions héroïques, qu'il estimait son Bénéfice.

Un jour, Mgr de Fagon lui en demanda la juste valeur.

— Autant que votre Evêché, Monseigneur, répondit-il spirituellement. Il vaut le paradis ou l'enfer.

Toute sa vie, l'abbé Le Nève mena une existence des plus austères. Il ne dormait guère, même la nuit, la passant en prières ou assis sur une chaise de paille lorsque le sommeil l'accablait. Et on a cent fois remarqué que lorsqu'on venait le chercher pour les malades, il paraissait à l'instant même tout habillé, et en état de porter aussitôt les secours nécessaires.

Ses repas, qu'il prenait ordinairement assez tard, demeurant souvent dans son confessionnal jusqu'à deux et trois heures de l'après-midi, et toujours à jeun, consistaient en une mauvaise soupe de choux ou de quelque autre légume grossier. Jamais ni viande, ni poisson, ni vin, malgré qu'il en avait, et qu'il était même jaloux qu'il fût si bon ; mais c'était pour servir aux étrangers qui le venaient voir, et pour fortifier les malades à qui il en portait chaque jour.

Ainsi arriva-t-il aux portes de la mort. Epuisé de fatigues et de privations, il tomba malade une première fois en 1746, et ne se rétablit jamais complètement. A peine commençait-il à se sentir un peu mieux qu'il redoublait d'entrain et de courses d'une extrémité à l'autre de sa paroisse. Pendant sa messe, vers les derniers temps il défaillit plusieurs fois tant il était exténué. Une attaque de paralysie le retint définitivement à sa chambre et il se lamentait d'être inutile et à la charge de tous. Quatre mois il agonisa, exemple vivant de résignation et d'humilité. Le 20 novembre 1746 à onze heures du soir il rendait le dernier soupir à la veille de ses 73 ans.

De toutes parts on accourut à Séné, tant la sainte réputation du défunt était grande. La foule était si dense qu'après des peines infinies pour parvenir jusqu'au presbytère, une personne respectable assura qu'elle avait été forcée de demeurer trois quarts d'heure jusqu'au pied de l'escalier sans pouvoir gravir une marche. Tous voulaient des reliques, on lui coupa les cheveux, les sourcils, la soutane; jusqu'aux habits sacerdotaux dont il était revêtu.

Pour satisfaire à la dévotion publique, on dut le porter à

l'église, toutes les portes demeurèrent ouvertes et au jeu! au mardi elle ne désemplit pas. C'était à qui se trouverait à ses funérailles, non pour l'assister de prières, mais pour implorer le secours des siennes.

A deux siècles de distance bientôt, la mémoire de l'abbé Le Névé n'est pas éteinte. Plus d'un foyer à Séné conserve pieusement l'image de ce « pasteur exemplaire, pieux et charitable, lumière du peuple, père des pauvres et des misérables », dit l'építaphe gravée sur son tombeau.

Son souvenir le plus rare, c'est encore « l'abrégé de sa vie », d'auteur anonyme mais que l'on sait être un vicaire de Saint-Patern qui le dédia « à Messieurs les Recteurs du Diocèse ».

C'est une petite plaquette de 60 pages imprimée « avec approbation et permission » en l'an de grâce 1751 « à Vannes chez la veuve de Guillaume Le Sieur imprimeur de Monseigneur l'Evêque, du Clergé et du Collège, près la Retraite ». Sur la page de garde une image du vénérable curé « gravée par J. Bonleu à Vannes ».

De cet ouvrage rarissime, M. le Recteur de Séné possède un exemplaire. Je lui redis ici toute ma respectueuse gratitude de me l'avoir bienveillamment communiqué.

Yves GWENED

La Vie du Mouvement

Nouveaux Membres :

Membres actifs

Mme Régent, Mlle Janine Régent, Vannes.
Ctesse Jean de Bélizal, Ploulec'h (C.-du-N.).

Membres honoraires

Marquis Alain de Kernier, Val d'Izé (I.-et-V.).
Docteur Allaire, Saint-Nazaire.

Nommé *Membre d'honneur* pour son action à St-Michel de Carnac, M^{le} Blanchard (Paris) s'est inscrit comme membre actif.

Ab interitu vindicavit eam.... Cette inscription murale, avec le nom de Mgr Le Bellec, évêque de Vannes, et la date, 1952, rappelle que la chapelle N.-D. du Vincin, en Arradon (Mhan), telle qu'on la voit désormais, ressuscite après un demi-siècle d'abandon.

La restauration, très élégante, remet au jour la maçonnerie, fraîchement rejointoyée, et substitue une voûte en arc brisé, de style « celtique », à celle que les intempéries avaient jetée bas. Des stalles de boiserie claire bordent les murs, et l'éclairage légèrement teinté de deux chassis dépolis au fond de la chapelle s'harmonise avec la chaude lumière du vitrail d'autel, la Présentation de la Sainte Vierge, qui, démonté, avait été préservé.

Le vendredi 22 mai eut lieu la bénédiction par Mgr Le Bellec de la chapelle et du manoir où elle s'encastre, en présence de personnalités religieuses de l'Evêché, du Chapitre de Vannes, de la paroisse d'Arradon, et du Grand Séminaire, propriétaire du Vincin. La grand'messe pontificale fut célébrée après que la procession, partie dans la lande chercher la vieille statue de la Vierge au bord de la rivière, eut remis N.-D. du Vincin en possession de son domaine.

Deuxième remise en possession, puisque, comme le rappela Mgr Le Bellec dans son allocution, le Vincin, donné au Séminaire par Mgr d'Argouges au XVIII^e siècle, confisqué à la Révolution, et racheté par le séminaire, lui fut derechef enlevé lors de la Séparation, pour être finalement racheté l'année dernière à la suite des démarches entreprises par Mgr Le Bellec et Mgr Le Baron.

Et le dimanche de la Pentecôte, pour renouer la tradition du vieux pardon qui menait chaque année à Notre-Dame les enfants et les jeunes mères d'Arradon, la paroisse vint chanter les vêpres dans la chapelle restaurée.

**Vous trouverez Breiz Santél dans les gares de :
Paris-Montparnasse, Nantes, Redon, Vannes, Auray,
Lorient, Quimper, Brest, Lannion, Saint-Brieuc.**
